

## I — L'ère des pionniers continue

Aline Rameau

Numéro 47, 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51748ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rameau, A. (1966). I — L'ère des pionniers continue. *Séquences*, (47), 67–69.

## les jeunes cinéphiles

Avec ce numéro, nous ouvrons une nouvelle chronique tenue par des jeunes de collèges. Les deux témoignages que voici semblent contradictoires. En apparence seulement. Disons qu'ils sont le côté face et le côté pile d'une même réalité : **le cinéma canadien** — notre cher souci...

- 1 -

### *l'ère des pionniers continue...*

#### **Aline Rameau**

Telle m'apparaît la situation actuelle. Pour en saisir toutes les implications, il faut dresser un bilan. Quelles sont nos possibilités ?

Je suis une "mordue" de cinéma. Alors, comme il se doit, je fréquente le ciné-club de mon institution. Je suis même un "rat de cinémathèque". Et si mon envie, mon ardent désir me pousse plus loin, j'irai sans doute user les bancs des salles de projection; comme il se doit, j'irai visionner des films étrangers, sous-titrés en anglais.

Mais ma passion du cinéma devient dévorante. Non seulement je lis beaucoup et je vois des films, mais j'écris quelques articles ici et là: je suis critique de presse. Ô

merveille des merveilles, je suis lue par des centaines d'étudiants. Décidément, la chance me sourit. Mais voilà, une chose terrible m'arrive. Une mouche, une fine mouche m'a piquée: je me vois caméra en bandoulière à la recherche du sujet extraordinaire, scrutant les horizons lointains et les vastes contrées. Mon obsession grandit peu à peu jusqu'à devenir hantise:

*Sur l'écran noir de mes nuits blanches, moi, je me fais du cinéma.*

C'est ici qu'intervient ma terrible lucidité. Consciente de mon état maladif, je cherche à me guérir ou du moins si cela est possible, à canaliser mes désirs. Les revues et les "pages jaunes" contiennent toutes mes espérances. Hélas! point

de trace de "courrier du coeur ou d'agence pour cinéastes amateurs désespérés". Tenace, je m'adresse ailleurs. Ici, l'agonisante ou du moins la silencieuse Fédération des Cinéastes Amateurs ne répond plus. Là, l'Office National du Film me ferme ses portes. Alors, seule, je me lance malgré tout, dans la grande aventure : je vais tourner un film.

Je suis maladroite, j'ai des difficultés techniques, mon scénario est plus ou moins au point. Trouver un scénario original, faire un découpage cinématographique bien construit (et cela sans aide compétente), voilà qui devient un véritable casse-tête.

Mais supposons ceci : mes moyens financiers réduits m'ont permis de terminer le "bijou", le "chef-d'oeuvre". Bravo ! Quoi qu'il en soit, une question demeure : où vais-je le présenter ? Après avoir divertit ou ennuyé des amateurs dans quelques collèges ou écoles, il est certain que le même film viendra sagement se ranger au fond d'un tiroir... parmi d'autres. Tel sera son sort.

Et puis, les jours passent. Je quitte mes cours. Le moment d'assouvir ma soif de cinéma est enfin arrivé. J'ai à choisir ma future profession. Des petits faits aussi stimulants les uns que les autres

m'apparaissent. Aucun intensif en cinéma ; mais des palliatifs me sont offerts. Ainsi, il y a possibilité d'obtenir un crédit en cinéma dans les cadres d'une licence en histoire de l'art.

Peut-être aussi devrais-je tenter une expérience dans l'industrie privée ? Des cinéastes comme Gilles Carle ou Pierre Patry nous disent cependant combien pareille entreprise est risquée.

En somme, une seule possibilité demeure : c'est "l'ailleurs", "l'exil".

*Mon enfant, ma soeur,  
Songe à la douceur  
D'aller là-bas vivre ensemble!*

Voilà ce que le cinéma lui-même me souffle.

L'Institut des Hautes Études Cinématographiques de Paris, les universités de Columbia et de Californie deviennent autant de noms brillants et fascinants pour le cinéphile canadien.

Mais le retour au pays offre-t-il des jours prometteurs ? Un diplôme étranger est-il un gage de sécurité dans l'industrie cinématographique d'ici ? La chose est moins que certaine. Tout ce que l'on peut faire au retour : donner quelques cours de cinéma par semaine.

De plus, il ne faudrait pas oublier de glisser quelques mots sur

la situation du cinéma au Canada. Qu'en est-il de sa production annuelle, de ses moyens d'existence et de survie? Pour ce, nous nous référerons à *Séquences*, avril 1965, où l'on pouvait lire ceci:

*"Nous ne pouvons rivaliser avec la technique des pays associés depuis nombre d'années..."*

*Nous n'avons pas de culture nationale, pas de maîtres à penser. Nous sommes tous des autodidactes avec le vide derrière nous et l'angoisse du premier pas..."*

Somme toute, la situation présente n'est pas des plus prometteuses. On pourra toujours s'excuser en employant l'éternelle réponse: "Paris ne s'est pas bâti en un jour"; "le Canada depuis quelques années a avalé les bouchées doubles, on ne peut tout faire à la fois."

Mais, aujourd'hui comme hier, pareilles remarques restent inutiles.

Donc le problème se pose assez abruptement. Il est certain que les jeunes s'intéressent au cinéma, que les ciné-clubs ont une action intéressante sur de nombreuses personnes. Mais ne nous leurrons pas. Bien que le domaine de la culture cinématographique se développe lentement, l'aspect *éducation* est à peu près inexistant. Combien d'adultes et même de jeunes ne consi-

dèrent le cinéma que comme spectacle et cela donne à réfléchir.

De plus, nous l'avons mentionné, le domaine purement technique du cinéma est encore à exploiter. Analysons la situation clairement, lucidement.

Sans école de cinéma ou du moins sans cours appropriés, comment pourrions-nous assurer, à l'industrie cinématographique canadienne, une relève solide et avant-gardiste? Sans l'aide directe et soutenue du gouvernement, quelles sont les chances de survie? L'industrie d'ici a non seulement besoin de cadre mais d'une main d'oeuvre qualifiée; elle a non seulement besoin de moyens financiers mais de garantie. Ne l'oublions pas: le Canada est un des rares pays à ne pas protéger fortement son industrie cinématographique, un des seuls pays à encourager la concurrence étrangère. De plus, notre représentation aux différents festivals de cinéma n'est pas très encourageante. Qui choisit nos films? Rappelons-nous qu'au concours international de Strasbourg dernièrement *Trouble-Fête* de Pierre Patry se faisait le reflet de la "réalité" canadienne.

Triste bilan, constatations amères.

En attendant les beaux jours, il ne nous reste alors qu'à fermer les yeux, qu'à espérer... ou qu'à agir.